



TÉMOIGNAGE

« Un des plus grands
défenseurs des migrants. »
Los Angeles Times

Alejandro Solalinde

LES NARCOTRAFIQUANTS VEULENT MA PEAU

Au Mexique, un prêtre contre
les trafiquants d'hommes

EdB

UN MILLION DE DOLLARS. C'est la récompense que les trafiquants de drogue offrent à qui voudra bien tuer Alejandro Solalinde, le plus grand défenseur des migrants au Mexique.

Chaque année, plus d'un demi-million de migrants fuient la violence et la misère pour tenter de rejoindre les États-Unis, en quête d'un avenir meilleur. Ils sont sans papiers, sans argent et à la merci des féroces *narcos*, qui, en plus de vivre de l'argent de la drogue, font fortune sur leur dos.

N'hésitant pas à dénoncer les abus et la violence, Alejandro Solalinde a été menacé de mort à plusieurs reprises par les trafiquants de drogue.

Écrit avec la journaliste Lucia Capuzzi, *Les narcotrafiquants veulent ma peau* est une suite de chroniques décrivant le contexte social et politique du Mexique et révélant la vie du père Alejandro Solalinde, sa vocation et son œuvre au profit des migrants d'Amérique centrale, victimes d'enlèvements, de trafic d'organes, de l'esclavage et de la prostitution.

Son histoire, c'est aussi celle des vingt mille autres migrants que le père Solalinde parvient à accueillir et à aider.

Témoignage poignant d'un homme qui, pour servir son Dieu, se met du côté des plus faibles.

Alejandro Solalinde (né en 1945), prêtre mexicain, a fondé en 2007 *Hermanos en el Camino*, un centre d'aide pour les migrants en route pour les États-Unis. Il a obtenu plusieurs prix pour ses efforts, comme le prix national des Droits de l'homme. Plusieurs associations ont présenté sa candidature au prix Nobel de la paix 2017.

Lucia Capuzzi est née en 1978. Journaliste au quotidien *l'Avvenire*, elle est chargée des questions internationales, en particulier pour l'Amérique Latine. Elle a publié plusieurs ouvrages et a remporté le prix international de journalisme Marco Luchetta (2014), ainsi que le prix « Les colombes d'or pour la paix » (2016).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

marxiste des Forces Armées Révolutionnaires de Colombie (FARC), les a non seulement affaiblies mais a ainsi permis au Mexique de reprendre le fleuron et de développer son propre trafic, au point que le marché de la cocaïne est à présent dans ses mains.

Les cartels ont de leur côté un pouvoir de séduction quasi irrésistible : celui de l'argent. Ils ont ainsi su profiter des moments et des zones de faiblesse de l'appareil gouvernemental pour s'enraciner profondément au sein des différentes instances de l'État, au point d'en contrôler un certain nombre et de pouvoir ainsi compter sur un large éventail de possibilités d'alliances et de complicités.

Face à la complexité de ce panorama, la décision courageuse du président Felipe Calderón, élu en 2006, de déclarer une guerre ouverte au narcotrafic en recourant à la frappe militaire s'est montrée inefficace. Elle est même retombée sur la Nation comme par un effet boomerang. En effet, les *narcos* ne sont pas une armée bien définie contre laquelle on peut tirer à vue, mais un cancer qui ronge le pays et ses institutions de l'intérieur. Oui, le crime organisé fait *un* avec le tissu social, politique et économique. Tous les experts anti-mafia savent que pour éradiquer le mal, il convient d'agir en amont, à la source, en coupant les ponts qui permettent aux parrains de la drogue de bénéficier de l'impunité.

Malheureusement, au Mexique, la corruption représente 9 % du PIB qui passent sous forme de « dessous de table ». Les cartels se sont greffés sur cette plaie et ont ainsi pu corrompre de nombreux hommes d'État.

Plutôt que de démêler et de défaire les réseaux d'allégeance, le gouvernement a tout misé sur la répression des forces de l'ordre, ce qui a provoqué une violente réaction de la part des *narcos*. Au final, le sang a coulé à flots au cours des dernières années et

la situation n'est à ce jour pas meilleure qu'elle ne l'était au départ. C'est même l'inverse : plutôt que de détruire les cartels, l'agresseur commun les a renforcés et les a démultipliés. Au début des années 2000, on comptait – selon les experts – six grands groupes de narcotrafiquants. On en a quatorze aujourd'hui. Et le pire dans l'histoire est que tous, sans exception, bénéficient de supports institutionnels⁵. Les cartels financent les campagnes électorales des gouverneurs et des maires, étendant leurs sphères d'influence sur des territoires entiers et pesant dans les décisions budgétaires, comme dans celles liées au développement et à l'investissement de fonds publics. On estime à environ 80 % la proportion des 2 200 communes mexicaines dirigées par des maires liés aux cartels. La police elle-même, répartie en trois groupes confus (Commune-État-Fédération), est, dans certains endroits, à la solde et au service du crime organisé. La narco-guerre qui est censée opposer l'État aux trafiquants s'est donc souvent transformée en une lutte entre les clans et leurs « sponsors » institutionnels respectifs. C'est ce qui explique que le taux d'impunité dans le pays s'élève à 98 %.

Butin de (narco)guerre

Nous devons alors nous poser cette question : « Qu'est-ce que les migrants ont à voir avec tout cela ? » La réponse est aussi cruelle que limpide : les *narcos* sont des hommes d'affaires. Ce sont peut-être des affaires illégales, criminelles et meurtrières, mais elles n'en demeurent pas moins des affaires. Il convient donc de se mettre un instant dans la tête d'un dirigeant d'entreprise. Quel est son but ? De gagner un maximum d'argent, d'avoir le meilleur rendement. Les cartels n'ont cessé d'évoluer vers une diversification de leur activité criminelle, à tel point que l'on compte aujourd'hui pas moins de 22 marchés

illégaux, qui vont de la contrebande à la prostitution⁶. Le trafic de drogue reste une sorte de *core business*⁷. C'est aussi le négoce le plus fructueux. À côté de cela, il existe d'autres secteurs qui « produisent » et qui permettent d'augmenter le rendement, quitte à amortir les pertes en cas de complications d'un marché.

Si le principe premier du capitalisme réside dans l'offre et la demande, les *narcos* l'appliquent à toute une série de marchandises : organes, enfants, sexe. Tout ce que l'on peut vendre. Tout ce qui peut être acheté. Il suffit de payer.

Dans cette optique, le flux d'êtres humains sans défense – parce qu'étant étrangers et sans-papiers – qui voyagent à travers le Mexique représente pour eux une source potentielle de gains non négligeables. En effet, les migrants sont une « marchandise » bon marché et d'excellente qualité. Ce sont des proies faciles à saisir car, officiellement, ils n'existent pas. Qu'ils n'existent pas au niveau administratif ou qu'ils n'existent pas dans la réalité, quelle est la différence ? Qui se souciera de leur sort ? Qui protégera leurs intérêts ? Qui dénoncera ceux qui les exterminent ? Puisqu'ils ne votent pas, ils ne sont d'aucun intérêt pour les hommes politiques ; par contre, il convient de leur extorquer le peu qu'ils ont avant de les renvoyer là d'où ils sont partis. L'équation criminelle des patrons de la drogue est donc simple. Son résultat aussi : profiter au maximum de l'industrie des migrants. Les *Zetas* ont été le premier cartel à commencer à tirer de l'argent de ce business et ils l'ont rendu particulièrement cruel et sanglant. Les autres groupes se sont alignés par la suite sur le « modèle standard » des enlèvements, à tel point que, avec l'une ou l'autre variante, on peut en broser le schéma-type.

Première étape : les migrants. Ils partent du sud et remontent vers le nord, traversant les frontières invisibles qui délimitent les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Avec les « caravanes de migrants »

Lucia

La question reste en suspens. La salle remplie de jeunes garde les yeux fixés sur ce prêtre mexicain. Les participants à la conférence sont séduits et stupéfaits à la fois. Ils ne s'attendaient pas à de tels propos de la part de ce petit homme vêtu de blanc, avec une croix en bois qui s'agite sur sa poitrine. Nous sommes à l'Arsenal de la Paix de Sermig, à Turin. Le père Alejandro y a été invité à l'occasion de la clôture de la rencontre « Caravane pour les droits des Migrants⁸ », organisée en 2014 par différentes associations, dont Association Sud, Amnesty International, Soleterre, Service Civil International et Mujeres de Arena ; le but de cette rencontre est de parcourir les 2 500 kilomètres qui séparent Lampedusa du chef-lieu du Piémont afin de sensibiliser les gens sur le sort des migrants et de demander justice pour eux. La crise des migrants en Europe, ce sont ceux qui sont régulièrement engloutis par la Méditerranée. Ce sont aussi ceux qui débarquent sur les côtes de l'Italie méridionale. Au Mexique, ce sont ceux qui prennent le chemin de l'exode et que personne ne connaît. Tous ces Centraméricains qui partent pour les États-Unis en passant par le Mexique. Nous sommes peut-être bien en présence de différentes migrations et de différentes expériences, mais elles inspirent toutes la même douleur. Et c'est le même crime, celui des gens qui bâtissent leur

empire et leur fortune sur le commerce de la cocaïne et qui – que ce soit d’un côté ou de l’autre de l’Atlantique – profitent des mouvements de foule pour s’enrichir encore plus, faisant de cette mafia une grande multinationale du crime.

C’est précisément pour dénoncer cette situation, que les médias méconnaissent et que l’opinion publique ignore, que la Caravane des Migrants a décidé de faire chaque année sa marche à travers l’Italie et d’enrichir son expérience avec des témoignages locaux.

C’est le père Alejandro qui est à l’origine de cette initiative. Avant de la mettre en œuvre, ceux que j’appellerai la « Mère » et le « Père » de la Caravane (pour respecter leur désir de rester dans l’anonymat) se sont rendus à Ixtepec au cours de l’un de leurs nombreux voyages en Amérique latine. Profondément marqués par le témoignage du père Solalinde, ils lui avaient demandé comment ils pouvaient se rendre utiles et collaborer à son projet. La réponse du père Alejandro avait été décisive pour eux : « La meilleure aide que vous pouvez m’apporter est d’œuvrer pour les migrants d’Europe. Vous devez sensibiliser les gens en leur faisant voir la souffrance que tant de pauvres doivent endurer lorsqu’ils quittent leur pays d’origine. Faites la lumière sur les paradoxes du système dans lequel nous sommes immergés et qui cache ses intentions, en accommodant les lois à son avantage. Oui, c’est triste à dire : ceux qui ne sont pas nés “du bon côté du monde” n’ont pas les mêmes chances que les autres, et c’est injuste qu’il en soit ainsi. » C’est donc fidèle au vœu du père Solalinde qu’est née la première Caravane. Il a bien sûr été là le jour de son inauguration. En tant que « fondateur », il ne pouvait pas ne pas y assister.

Le père Alejandro voyage régulièrement dans toute notre péninsule italienne. Il raconte à qui vient l’écouter ce qu’il a vécu, ce qu’il vit au Mexique. Son témoignage est éloquent,

même si son franc-parler et son style direct lui ont souvent valu d'être traité de « prêtre communiste ». Et pourtant, le père n'a jamais été convaincu par l'idéologie marxiste, même durant ses années de jeunesse. Comme nous allons le voir, c'est même le contraire...

8. Cf. www.carovanemigranti.org.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« l'enregistrement ». En quoi consiste cette activité obligatoire et pourquoi le père Alejandro a-t-il décidé de la faire ? Chaque migrant demandeur d'asile est tenu de fournir un nom, un prénom et un lieu de provenance. Ensuite, il est pris en photo. Tout cela pour des raisons de sécurité. En effet, il arrive souvent que se mêlent à la foule certains individus qu'on appelle en espagnol des *guías* ou « coyotes ». Ce nom de code désigne les sbires des trafiquants d'êtres humains, ces personnes qui se mélangent aux migrants et opèrent discrètement leur mission de repérage. Une fois leur mission réalisée, les *guías* font un rapport auprès de leurs patrons et leur présentent les meilleurs « spécimens ». En vrais professionnels, les « coyotes » sont très malins et détectent tout de suite celui ou ceux qui ont encore un peu d'argent sur eux. Ils s'approchent alors sans se faire reconnaître, se lient d'amitié avec leurs futures victimes et leur font miroiter l'illusion d'un voyage sûr aux États-Unis. Leurs méthodes sont efficaces et une longue série de témoignages atteste que nombreux sont ceux et celles qui tombent dans la gueule du loup.

Après avoir recueilli les renseignements de chacun, les volontaires du Refuge lisent le règlement intérieur. Première règle : les trafiquants de drogue sont interdits dans le Refuge. Deuxième règle : la drogue, l'alcool et la violence sont proscrits. Si l'un des résidents enfreint cette disposition, il sera exclu sur-le-champ. Troisième règle : les migrants peuvent rester le temps qu'ils veulent dans le Refuge ; ils y trouveront de quoi se reposer et refaire leurs forces ; si certains ont été victimes d'abus ou de violences, même de la part de la police, un formulaire de dénonciation est à leur disposition ; ils peuvent le solliciter auprès des bénévoles d'*Hermanos en el Camino*.

À l'étage supérieur du bâtiment-réception se trouvent les chambres du personnel, reconnaissables à leur peinture vert kaki

qui les distingue du dortoir des messieurs. On y trouve aussi le logement des gardes du corps et la « maison » – c’est comme cela qu’il l’appelle – du père Alejandro. En réalité, cette « maison » n’est rien d’autre qu’une simple chambre, longue et vide. Et encore, c’est vite dit : une chambre sans lit ! Le père Solalinde dort dans un hamac. La visite de la pièce est vite faite. Dans une minuscule commode qui sert de garde-robe, une poignée d’habits se disputent le maigre espace : des chemises et des pantalons de couleurs claires, car on ne doit pas le confondre avec les bénévoles vêtus de couleurs sombres, trois ou quatre pull-overs pour les voyages à la capitale. Il faut bien cela : à la différence des journées de chaleur de Ixtepec, la ville de Mexico en connaît de plus fraîches. Question d’altitude. Sur le sol de la « maison » du père Alejandro sont éparpillés tout un tas de livres qu’il dévore avidement, en lecteur passionné. Parfois, par manque de temps, il les lit en diagonale : « J’ai dû abandonner les gros pavés », nous confie-t-il, « je n’arrive plus à les finir. » Le seul qu’il parcourt incessamment, nuit et jour : la Bible.

Et puis il y a son ordinateur, sa bouilloire et sa radio. Et c’est tout. On rangerait sa chambre dans deux ou trois tiroirs. Le père Alejandro voyage léger. Il a appris cela des migrants. « Non, cela n’a rien à voir avec de l’ascèse. D’ailleurs, j’aime être présentable. Pour cela, je lave et je repasse moi-même mes habits. Je fais attention à ce que je porte et cela depuis toujours. À côté de cela, il y a des choses plus importantes. Bon, mais j’avoue que ça m’a pris du temps d’en arriver là... »

**« *Le Royaume des cieux est semblable
à un trésor caché dans un champ* »**

Mt 13, 44

P. Alejandro

Deux ans après mon ordination sacerdotale, j'ai vécu ma première conversion en tant que prêtre. Cela m'est tombé dessus à l'improviste, comme toujours. C'était au cours du Congrès National des Catéchistes à Oaxaca, où j'avais été envoyé comme délégué. Je me souviens juste que la rencontre avait été intéressante, une expérience positive somme toute. Mais le Seigneur ne m'a pas fait signe pendant le Congrès. C'est venu à la fin.

On était arrivé au samedi, le dernier jour des travaux. Nous avons reçu deux heures de pause et j'en ai profité pour aller faire quelques emplettes en ville. J'ai acheté tout un tas de choses. J'en ai vite eu pour 6 000 pesos, ce qui au Mexique représente beaucoup d'argent¹⁰. Je me suis alors décidé à rentrer à l'hôtel et c'est là que la foudre m'est tombée sur la tête. Je n'oublierai jamais ce moment. Je précise que je portais des vêtements de marque, que j'étais soigneusement peigné et que j'avais mis mon parfum préféré. Je ne ressemblais pas à un prêtre, mais plutôt à un dandy. Je m'apprêtais donc à traverser une petite place quand, soudain, sur le trottoir, j'ai vu trois jeunes filles indigènes qui me regardaient gravement. Elles

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

corps, les quartiers pauvres sont fractionnés et soumis à la loi de l'une ou de l'autre *mara*.

Dans ces endroits, l'État n'a pas vraiment le pouvoir. Il est même ignorant de ce qui s'y passe. Le vrai pouvoir et le vrai savoir sont dans les mains de la mafia et cette dernière entend se faire respecter en instaurant des règles extrêmement dures. Les résidents d'une zone d'influence ont par exemple l'interdiction de parler avec la police. Ils n'ont même pas le droit d'adresser la parole à ceux qui habitent « sur le territoire des ennemis ». Parfois, il s'agit de la rue d'en face. Toutes les personnes qui mènent une activité économique : les boutiques, les magasins et même les vendeurs de rue sont tenus de payer le « tribut », en espagnol *la cuota*. Les habitants du quartier sont souvent obligés d'accepter l'enrôlement de leurs fils et de leurs filles. Ils n'ont pas le choix. Les *maras* ne tolèrent aucun compromis. Il faut soit accepter, soit mourir. Soit fuir.

Ils sont de plus en plus nombreux en Amérique centrale à choisir cette alternative (400 000 en 2016, 20 % de plus que l'année précédente). Choisir, c'est un bien grand mot. Ils sont obligés de le faire pour sauver leur peau. Personne ne défend la cause de ces milliers de personnes. Les gouvernements et même la communauté internationale préfèrent restreindre l'emploi du mot « guerre », limitant ainsi la possibilité aux migrants d'invoquer le droit à l'asile politique. Ainsi, les pays pensent freiner le flux des exilés qui se comptent en millions. Le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés a plusieurs fois sollicité le droit d'asile à l'encontre des victimes des *maras*, mais, dans la pratique, c'est une disposition qui est loin de faire l'unanimité. Parmi les 3 137 personnes originaires d'Amérique centrale qui, en 2015, ont demandé l'asile politique auprès du gouvernement mexicain (2 000 de plus que l'année précédente), seuls 930 ont obtenu le statut de réfugiés. Aux États-Unis, et

cela malgré la politique d'accueil de Barack Obama, les procédures administratives sont fastidieuses et elles prennent beaucoup de temps. Et c'est justement le manque de temps dont souffrent les victimes des *maras*.

C'est ce qui explique pourquoi l'immigration clandestine reste la forme la plus usitée. Rien qu'au Salvador, ce petit pays dont la superficie est inférieure à celle de la Bretagne, on compte en moyenne pas moins de 500 personnes qui, chaque jour, passent la frontière et se lancent dans ce que nous pourrions appeler une véritable épopée vers les États-Unis. Ils marchent vers le nord et passent irrémédiablement par le Mexique, s'exposant ainsi aux mille dangers de la guerre de la drogue, dont ils finissent par devenir les principales victimes. Ils le savent parfaitement. Ils ont tous entendu les récits de viols, de traques, d'enlèvements et de massacres de masses, tant d'histoires tragiques qui ont vite fait de voyager jusqu'aux oreilles de ceux qui se décident à partir, alors qu'ils ne sont encore que de l'autre côté de la frontière. En ce sens, les « nouvelles » qui leur parviennent sont encore plus réelles, plus fiables et plus directes que celles des médias. Mais cela ne les empêche pas de partir. C'est même le contraire. Les experts affirment en effet que le flux migratoire prend de plus en plus d'ampleur. Ce paradoxe apparent ne rend que plus évident le fait que l'Amérique centrale est bien le théâtre d'une véritable boucherie humaine. Si on oublie ce facteur de poids, alors on ne peut pas comprendre pourquoi tant d'hommes, de femmes et d'enfants, oubliés de tous, invisibles aux yeux du monde, partent en exil, traversent la frontière mexicaine et entreprennent le long et, dans la majorité des cas, l'illusoire chemin vers l'Eldorado américain.

La chasse à l'homme sur la frontière

Au cours de l'été 2014, on a compté 52 000 enfants et adolescents non accompagnés qui fuyaient le Triangle Nord pour se rendre aux États-Unis et accomplir ainsi leurs « rêves d'or ». Washington s'est retrouvé face à un problème de grande ampleur. La Maison Blanche n'a pas pu fermer les yeux devant ce qui n'avait toujours été qu'une « guerre inexistante ». Elle est pourtant bien réelle et fait rage en Amérique centrale. Le gouvernement nord-américain a donc été obligé de prendre des mesures, à sa façon bien sûr. C'est ainsi qu'en décembre 2014 a été lancé le programme *Central American Minors Refugee* (CAM) dont la mission est d'accorder le statut de réfugiés aux enfants et adolescents non accompagnés dont la vie est menacée et à ceux dont les parents sont déjà arrivés sur le sol américain. Malheureusement, la lenteur des procédures administratives a rendu ce programme assez peu efficace. En l'espace d'un an et demi, de décembre 2014 à juillet 2016, sur les 9 000 demandes d'asile, seules 600 ont pu être octroyées. Suite à cela, l'Administration américaine a décidé d'assouplir ses exigences afin de donner à un nombre plus important d'enfants l'opportunité de rejoindre les États-Unis. Cette mesure a été saluée, mais elle reste encore insuffisante face à l'urgence migratoire. La Maison Blanche a également envoyé une aide de 750 millions de dollars au Salvador, au Honduras et au Guatemala, afin d'aider ces trois pays à réduire la pauvreté, à combattre la corruption et à améliorer les institutions éducatives. Cependant, celle qu'on appelle l'*Alliance Prosperity* demeure en deçà des besoins réels des trois pays pour mettre en place une stratégie efficace dans le but de résoudre ne serait-ce qu'une partie du problème.

Ce qu'il faut surtout souligner est que Washington n'a jamais prétendu régler le problème des migrants lui-même. Le Mexique devait le faire à sa place. C'est la raison pour laquelle, une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

donc essayé de constituer une petite communauté de vie avec les jeunes que j'avais côtoyés avant mon ordination. Petit à petit, plusieurs laïcs sont venus nous rejoindre : des hommes, des femmes et même des consacrés. Mais ça n'a jamais vraiment pris et notre groupe a fini par s'étioler, à mon grand regret. Lorsque je suis arrivé à Saint Vincent, je me suis donc posé beaucoup de questions par rapport à cela.

Ne sachant pas trop quoi faire, je me suis mis à consacrer mes temps libres à préparer une licence de psychologie. Je dois dire que cela m'a beaucoup apporté. Je me suis par exemple rendu compte qu'il n'était pas nécessaire ni obligatoire que je me lance dans la fondation d'un institut. Ne faisais-je pas déjà partie de la grande famille « fondée » par Jésus : l'Église ? Qu'est-ce que j'attendais de plus ? C'était suffisant. Mon travail devait donc davantage consister à faire grandir cette famille plutôt que d'inventer un groupe particulier. Mais une question continuait de trotter dans ma tête : comment faire grandir l'Église ? Là était toute la question. J'ai fini par trouver la réponse tout à fait par hasard, au moment où je m'y attendais le moins. À l'âge de 60 ans !

En 2005, après avoir conclu l'année sabbatique que j'avais sollicitée pour terminer ma licence à l'Université de Guadalajara, je suis retourné dans l'État d'Oaxaca. Je vivais à Espinal, à cinq kilomètres de Juchitán. Comme je m'étais spécialisé en thérapie familiale, j'ai monté un bureau de consultation psychologique *pro Deo*, au bénéfice des familles les plus humbles. Je voulais offrir une assistance à tous ceux qui en avaient besoin. C'est à ce moment-là que les migrants ont fait irruption dans ma vie.

12. L'*atole* est une boisson faite à base de maïs.

**« Tu sais très bien qu'ils te violeront.
Et pourtant, tu dois partir »**

Lucia

« Bien sûr que je le savais. Toutes les filles le savent. Cela ne nous empêche pas de partir. Pourquoi ? Je ne peux pas parler pour les autres, mais dans mon cas, si je suis partie, c'est parce que je craignais que mes enfants ne soient enrôlés de force et ne deviennent des soldats des *maras*. Je refusais à tout prix qu'ils aillent à l'école, car tout le monde sait que c'est dans la cour de récré que les jeunes sont repérés et qu'ils sont ensuite obligés d'intégrer les factions délinquantes. Je ne voulais pas que mes enfants deviennent des criminels et des assassins. Je me refusais à l'idée qu'ils tuent pour le plaisir, jusqu'au jour où on les tuerait, eux. C'est à chaque fois la même chose. Je le sais par expérience : mon frère était *marero* (membre d'une *mara*). On l'a découpé en petits morceaux à coups de machette, il y a deux ans... » La femme qui nous livre son témoignage s'appelle María. En réalité, c'est le nom que j'ai choisi de lui donner car, quand je l'ai rencontrée, elle m'a autorisée à raconter sa vie à condition que je ne révèle pas sa véritable identité. J'ai choisi le prénom de María parce qu'un grand nombre de femmes en Amérique latine s'appellent ainsi. Plusieurs d'entre elles pourront peut-être se reconnaître en lisant cette histoire.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

**« Marie Madeleine et l'autre Marie
vinrent pour regarder le sépulcre »**

Mt 28, 1

P. Alejandro

J'admire beaucoup les femmes. Je suis un féministe qu'on n'a plus besoin de convaincre. Cela ne me rend d'ailleurs pas la tâche facile dans une culture machiste comme la nôtre. Ce sont les femmes qui ont été les premières à prendre le risque de se lancer dans le projet fou du Refuge. Elles ont toujours été là dans les difficultés. Elles se sont toujours tenues à mes côtés pour défier les *narcos* et pour me prévenir en cas de danger. Sous la Croix de Jésus, ce sont les femmes qui sont restées fidèles et présentes. J'ai une révérence toute spéciale pour ces figures féminines de l'Évangile, comme Marie Madeleine, qui selon moi mérite le titre « d'apôtre ». Quand je vais à Rome, je m'arrête souvent pour la prier dans l'église qui lui est dédiée, derrière le Panthéon.

Marie de Nazareth. Une fille analphabète. Une femme qui a grandi dans une société férocement masculine. C'est pourtant elle qui a su écouter la voix de Dieu. Elle en est devenue la mère et la première collaboratrice. Je l'imagine toute humaine, toute simple. Je n'aime pas trop l'imaginer dans sa gloire, entourée de sa couronne de douze étoiles, ou habillée de ses vêtements de reine, comme nous avons pris l'habitude de la représenter. Je

l'imagine surtout dans son humble demeure de Nazareth, vêtue d'une simple tunique, berçant le petit enfant Dieu.

Quand elle arrive à l'endormir, Marie le dépose tendrement dans une nacelle en osier et elle se met à la tâche, celle des femmes de son village. Elle va chercher l'eau au puits, elle prépare les repas, tout simplement. Elle est seule avec le bébé parce que Joseph n'est pas là. Il est parti réparer une toiture. Il fait son métier de charpentier, tout simplement. Marie frappe à la porte de la voisine et lui demande de garder un œil sur le petit Jésus – qui dort – pendant qu'elle va puiser de l'eau. Elle revient aussitôt avec son outre pleine. L'eau servira à changer le bébé et à lui débarbouiller le visage.

Marie contemple son fils comme on contemple un mystère. Elle avait pourtant bien entendu dans la bouche de l'ange que cet enfant était Dieu, mais elle ne pouvait faire autrement que de le regarder comme son tout-petit. Son Jésus, un bébé qui pleure, qui fait des caprices, qui recrache sa bouillie, qui gigote et qui rit. Fils et Seigneur. Un trop grand mystère pour une petite fille sans instruction. Quel courage ! Marie a porté ce mystère toute sa vie dans le secret de son cœur. Elle ne l'a jamais vraiment compris. Et cependant, elle y a cru. Elle a eu confiance. Et Dieu lui a rendu cette confiance. Il lui a confié ce qu'Il avait de plus précieux : son propre Fils.

**« Tu étais un étranger,
et nous t'avons accueilli ? »**

Mt 25, 38

P. Alejandro

Cet épisode est arrivé pendant l'automne. Je ne me rappelle plus précisément la date. Le 15 septembre, peut-être. Ou pendant le mois d'octobre, je ne sais plus. Je m'étais mis d'accord avec un de mes confrères pour que nous nous rendions ensemble à une rencontre sacerdotale à Juchitán. Mon ami prêtre habitait seulement deux villages plus loin.

Une fois rendus sur place, nous nous sommes dirigés vers la paroisse. C'est là que je les ai vus. Ils étaient nombreux. Des dizaines et des dizaines, assis par petits groupes au bord des rails de chemin de fer. Ils étaient fatigués, sales et affamés. Ils avaient dû arriver la veille. En train. *La Bestia* avait arrêté sa course avant de reprendre sa route vers le Nord.

C'étaient les migrants. Ce jour-là, je les ai observés. Avant, je les voyais seulement et je continuais aussitôt ma route, comme beaucoup le font. Mon ami prêtre l'a fait aussi. Mais je ne lui en veux pas. Tout le monde fait pareil. Quand je lui ai dit : « Ils ont faim. On doit les aider », il a essayé de changer de sujet. Il ne voulait pas perdre de temps avec cela. D'une certaine façon, je le comprends. Mais moi, je n'en pouvais plus de faire semblant de rien.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

temps-là, les autres bénévoles en charge des ateliers faisaient en sorte de constituer des équipes « mixtes ». Au départ, les jeunes ne s'adressaient même pas la parole. Puis la glace s'est mise à fondre. Aujourd'hui, il n'y a plus un seul numéro sur la fresque du mur de la salle à manger. C'est un des résidents, Mauro, qui a effacé le dernier en y écrivant à la place son prénom. L'histoire de ce jeune homme est terrible et belle à la fois. À quatorze ans, il a tué de sang froid l'assassin de son père, un garçon de son âge, un *Mara Salvatrucha*. En représailles, il a intégré le *Barrio 18*. Rien ni personne ne l'aurait arrêté dans sa soif de vengeance. Et c'est précisément ce même Mauro qui a effacé le chiffre 18. Aujourd'hui, on trouve à la place le visage d'un garçon souriant. C'est peut-être lui...

« *Je veux voir la neige* »

Parmi les adolescents, certains sont déterminés à continuer leur route vers le nord. Daniel fait partie de ce groupe. Son objectif est d'atteindre la Caroline du Nord. « Parce qu'il y a de la neige », nous dit-il. « J'ai vu un documentaire sur *Discovery Channel*. Il y avait tellement de neige. Les gens souriaient sous les flocons, une tasse de café à la main. Là où je vivais, à San Pedro Sula, il fait toujours chaud. Personne n'a jamais vu la neige là-bas. Les gens que montrait ce documentaire avaient l'air heureux. Pourquoi pas moi ? » Ce témoignage n'est pas tiré d'un film. Ce sont les paroles toutes simples d'un jeune garçon de seize ans qui a fait un séjour à Ixtepec avant de remonter jusque Ciudad Juárez. C'est là que nous l'avons interviewé. Devant lui, le Texas, de l'autre côté du Rio Bravo. Il ne manque à Daniel qu'un tout petit « saut ». Et quel saut ! Un saut qui peut être mortel. Les migrants n'ont pas de deuxième chance au moment de *cruzar*, de traverser. Daniel a trois options devant lui : la première est de plonger dans l'eau à un endroit où la rive est

moins surveillée. Mais le courant est puissant et Daniel ne sait même pas nager. La deuxième est de remonter le Rio Bravo en traversant le désert jusqu'au Nouveau Mexique. Mais il faut de l'argent pour y arriver. Daniel en a très peu sur lui. Il lui faudra passer par les *narcos* pour solliciter un droit de passage en échange du transport d'un sac de cocaïne. S'il est arrêté par la *Border Patrol*, il finira en prison aux États-Unis. Il y restera plusieurs années. C'est peut-être déjà cela. Ou alors, troisième option, il peut essayer de se rendre à l'une des cinq douanes transfrontalières avec des faux papiers. S'ils sont suffisamment bien imités, il a une chance que la police tombe dans le panneau. Mais les faux passeports coûtent une fortune. Daniel choisit donc la voie du désert. Impossible de le convaincre de changer d'avis. « Je n'ai jamais vu la neige. Sauf à la télé, sur *Discovery Channel*. Je voyais des gens heureux. Une fois que je serai installé, mon frère viendra lui aussi me retrouver. Et nous prendrons une bonne tasse de café chaud assis sur une terrasse, sous les flocons de neige... »

« Je veux voir la neige. » C'est aussi une réplique du film de Diego Quemada Diez, *Rêves d'or*, dont nous avons déjà parlé. La critique a considéré cette phrase comme une touche poétique du réalisateur, un effet de cinéma. Mais ce dernier a eu l'occasion de s'exprimer là-dessus : « Les gens ne connaissent pas les migrants. Pour préparer le film, j'ai recueilli pendant sept ans des centaines de témoignages. Ce sont des histoires vraies, de véritables épopées. Leurs protagonistes sont des êtres de chair et de sang, des héros inconnus de notre monde. Ils méritent bien ce titre. Et puis d'ailleurs : donnez-moi un meilleur moyen que la poésie pour en parler ? »

16. *La Ventosa* (« La Venteuse », N.D.T.) est une vaste région d'Oaxaca. Elle a reçu ce nom pour les champs d'éoliennes que l'on y trouve à de multiples

endroits.

17. Et européens d'ailleurs, à quelques exceptions près.

18. Les chiffres du rapport de l'UNICEF intitulé *Sueños rotos : El peligroso viaje de los niños centroamericanos a los Estados Unidos*, sont tirés des statistiques obtenues auprès des services de douane des États-Unis.

19. La Police douanière des États-Unis (cf. <https://www.cbp.gov/newsroom/stats/southwest-border-unaccompanied-children/fy-2016>).

20. Cf. les chiffres de Secrétairerie d'État.

(http://www.politicamigratoria.gob.mx/ex_mx/SEGOB/Extranjeros_presentad

21. J'ai eu l'opportunité de l'interviewer en février 2016.

22. N.D.T. : terme que l'on retrouve dans la presse américaine, tant pour désigner les enfants mexicains qui tentent de passer aux États-Unis, que pour parler de tous les migrants latino-américains qui traversent le Mexique pour se rendre au-delà de la Frontière Nord.

23. Je tire cette information d'une interview que le père Javier Calvillo m'a accordée en février 2016.

24. N.D.T. : littéralement « Adolescents-en-Route ».

25. Cf. *Caminante, no hay camino* du poète espagnol Antonio Machado (1875-1939).

26. N.D.T. : littéralement « la chef ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« *Heureux ceux qui pleurent,
car ils seront consolés* »

Mt 5, 4

P. Alejandro

L'année 2007 a été très dure. La police ne me lâchait pas d'une semelle. L'INM non plus. Tout le monde était sur mon dos. Je pense qu'ils voulaient me faire payer le fait que je leur retirais le pain de la bouche. C'est à ce moment-là que les premières menaces ont commencé à arriver. Au début, elles n'étaient évidemment pas explicites. Pourtant, elles me perturbaient beaucoup. C'est parce que je ne savais pas encore ce que l'avenir me réserverait.

J'allais le découvrir l'année suivante, la pire de toute ma vie. 2008.

Avant cela, les *Zetas* étaient certes bien là, mais on ne les voyait pas. Ils étaient en coulisse, là, quelque part, dans le décor. Mes contacts avec eux se limitaient aux récits que j'entendais de la bouche des migrants et aux ouï-dire qui circulaient sur leur compte. Je ne me doutais pas une seule seconde qu'un jour, j'allais devoir les affronter face à face, au point de risquer d'y perdre la vie.

La première grande sueur froide est arrivée au mois de février. Je ne me souviens pas de la date précise. J'ai dû sans doute l'effacer de ma mémoire. En revanche, je me rappelle tous les

autres détails de cette matinée-là. Je venais de finir mon petit-déjeuner quand un type à moto s'est présenté à la porte du Refuge. Il ne m'était pas inconnu. Je lui avais même donné le surnom de Reynosa, car je savais qu'il venait de là-bas. Il est resté à distance, debout sur sa moto, et il me toisait. On pouvait voir qu'il y avait de la haine dans ses yeux. Il a ensuite fait signe à deux résidents et leur a communiqué un message qui m'était adressé : « Dites à ce prêtre que ce soir, il va mourir. Je vais le tuer de mes propres mains. » Les migrants qui n'étaient pas loin de la scène avaient entendu cette terrible menace et ils étaient pris de panique. D'autres m'ont dit pour me rassurer : « Ne vous inquiétez pas, mon père, nous allons faire des tours de garde cette nuit. Rien ne va vous arriver. » Ils ne savaient pas trop quoi dire. Nous étions face à des *Zetas*. En plus, la propriété était complètement vulnérable, car le mur d'enceinte n'avait pas encore été construit. Nous étions sans défense et n'avions nulle part où nous réfugier. C'était au tout début du Refuge. Il n'y avait même pas de dortoirs ni de cuisine. La chapelle n'était encore qu'une simple dalle de ciment.

Nous avons attendu pendant deux jours la venue de Reynosa. Mais personne n'a pénétré dans la propriété. Les migrants qui m'entouraient sont restés debout 24 heures sur 24 à veiller sur moi. Ils étaient divisés en plusieurs équipes et se relayaient pour les tours de garde. Après la deuxième nuit de veille, nous avons entendu l'arrivée de *La Bestia*. Les migrants ont commencé à rassembler leurs affaires. L'un d'entre eux m'a dit : « Mon père, les *Zetas* ne viendront pas. Nous pouvons partir. » Il disait cela parce qu'ils voulaient continuer leur voyage. Je ne voulais pas les en empêcher. Et puis, de toute façon, si les *Zetas* avaient vraiment eu l'intention de me nuire, rien n'aurait pu les arrêter, et certainement pas trois ou quatre migrants autour d'un vieux prêtre. Je les ai donc laissés s'en aller, le cœur tranquille.

Tandis que mes migrants montaient sur le train, d'autres en descendaient, exténués après une longue journée de trajet. Je leur ai offert l'hospitalité. Je me suis bien sûr gardé de leur parler de la menace qui pesait sur moi. Je leur ai prêté quelques couvertures et je les ai laissés se reposer. Puis, je me suis moi aussi couché et je me suis endormi comme une masse. Rappelez-vous que j'avais passé 48 heures sans fermer l'œil. Avant de sombrer dans le sommeil, je me suis tout de même recommandé à Dieu...

À l'aube, je me suis réveillé en pleine forme. C'est à ce moment-là que le cuisinier est venu me dire que quelqu'un s'était introduit dans la propriété pendant que nous dormions, que cette personne était armée, qu'il avait rejoint le groupe des dormeurs dont je faisais partie, qu'il m'avait repéré, qu'il avait sorti son arme, l'avait appuyée sur mon front, puis, en dessinant une sorte de cercle sur mon visage, avait fait semblant de tirer avant de remettre son arme à la ceinture, et enfin qu'il s'était retiré. Personne ne s'était rendu compte de rien, sauf le cuisinier, témoin impuissant de la scène. Ce n'est que deux ans plus tard que j'ai compris ce qui s'était réellement passé. Je le tiens d'une source sûre : d'un ex-sbire des *Zetas* qui est venu me le raconter en sachant que son gang le recherchait pour lui faire la même chose. C'est d'ailleurs malheureusement ce qui lui est arrivé, deux mois après qu'il m'a livré son récit. De ce côté-là, je suis donc certain qu'il ne m'a pas menti.

Il m'a décrit dans le détail toute l'affaire. Il avait été lui-même présent au moment où tout avait été décidé pour m'éliminer. Reynosa avait donc bien attendu deux jours avant d'agir, jusqu'à cette fatidique nuit où il s'était finalement introduit dans la propriété pour me tuer. C'est son chef, un certain Adrián, de Piedras Negras, qui avait commandité le meurtre. Il s'était mis d'accord avec son mercenaire du moment pour m'abattre.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sans la force de l'Esprit Saint, je ne serais jamais parvenu à vaincre ces difficultés. Je sais que Dieu m'aime, qu'Il veut le meilleur pour moi. J'ai placé ma confiance en Dieu mon rempart.

« *Ce curé doit se taire* »

Lucia

Cent mille dollars. Deux cents mille. Quatre cents mille. Un million, même. Chaque fois que j'allais voir le père Solalinde, la récompense pour sa tête mise à prix était de plus en plus importante. C'était bon signe : les *narcos* nourrissaient à son égard de profonds sentiments d'estime, et celle-ci ne faisait que grandir. Nombreux étaient les mercenaires qui attendaient le moment favorable pour l'éliminer. Le crime organisé ne pouvait plus supporter les intromissions de ce curé qui leur sapait le travail et une bonne partie de leurs revenus.

Jusqu'à présent, l'histoire d'Alejandro Solalinde, ce prêtre subversif, n'était jamais sortie des limites d'Ixtepec. Mais, en décembre 2010, le fondateur d'*Hermanos en el Camino* en a combiné une belle, un geste qui a attiré sur lui la lumière des projecteurs et les foudres du crime organisé, cette fois-ci à l'échelle nationale²⁹. En effet, le père Alejandro prit la terrible initiative de faire venir la presse au Refuge, au moment où les *Zetas* réclamaient par la menace un tribut humain de l'ordre de quinze migrants.

Le monde médiatique se mit tout de suite en branle et la diffusion de la nouvelle exerça une telle pression sur le gouvernement qu'il s'est enfin senti dans l'obligation d'intervenir. Au cours des derniers jours de ce même mois de

décembre, la Première Dame, Marguerita Zavala, la femme du président Felipe Calderón, passa un coup de fil au père Solalinde pour le convaincre d'accepter une garde rapprochée. Le père Alejandro, au début très réticent à cette disposition, a fini par se soumettre à cette décision et, à partir du 1^{er} janvier 2011, sa personne a donc été placée sous protection civile. Entre-temps, toujours à cause de la pression des médias, les *Zetas* avaient dû battre en retraite. Au moins temporairement.

Avec ou sans garde du corps, le père Alejandro continua à recevoir des menaces. Nous avons eu l'occasion de rencontrer plusieurs autorités et celles-ci parlent même de menaces « sévères », à tel point qu'en 2012, le gouvernement a décidé de doubler les effectifs de sa garde rapprochée. Aujourd'hui, les policiers sont huit à se relayer nuit et jour. Entre les mois de février et de mai, le père Solalinde a été victime d'intimidations. Il avait précédemment accusé de corruption un homme politique local, José Raimundo Fabián, ce qui n'avait pas du tout plu au gouverneur Ulises Ruiz, avec lequel celui-ci était très lié.

Durant la même période, le père continuait sa lutte contre les enlèvements des *Zetas*. « À cause de lui », les narcotrafiquants ont même dû délocaliser leurs activités plus au nord. On les trouve à présent dans les territoires qui s'étendent entre la ville de Mexico et *La Linea*.

Bref, beaucoup de monde avait des raisons de le voir disparaître, et pour toujours. Conscients de la situation et du danger, Amnesty International et International Peace Brigades sont parvenus – non sans peine – à convaincre le père Solalinde de se retirer quelque temps en Europe « afin de faire retomber l'état d'animosité qui secouait bien des esprits contre lui ». L'escapade européenne qui lui avait été imposée n'a pas duré bien longtemps et, en automne 2012, le père Alejandro était déjà de retour à Ixtepec. Il avait invoqué le prétexte qui, selon lui,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

complicité des organismes d'État, sous la forme d'une collaboration parfois plus proche, parfois plus lointaine, avec les cartels. Ne nous voilons pas la face : le trafic clandestin des organes est un commerce qui exige une solide logistique – impliquant médecins, hôpitaux, etc. –, à tel point que l'on est obligé de penser que les institutions publiques et gouvernementales ne peuvent pas ne pas être au courant, quand elles ne contribuent pas elles-mêmes à alimenter ce trafic contre de substantiels avantages.

Entre 2011 et 2012, plusieurs scandales ont en effet éclaté contre les cliniques de l'Institut Mexicain du Service Social, à Mexico et à Puebla. Des informations qui ont ensuite été avérées par les faits confirment en effet que des pratiques de douteuse provenance ont été mises en place pour faciliter tout un réseau de trafic illégal d'organes. Dans un grand hôpital de Guadalajara, et dans d'autres structures médicales de l'État de Jalisco, on a même découvert l'existence d'une plateforme clandestine sur internet. Selon des sources autorisées, il existe également à Mexico, à Veracruz et à Tabasco des centres spécialisés pour les opérations chirurgicales clandestines où sont prélevés et vendus toute une gamme de « morceaux humains ». Là, on peut se procurer un rein ou un foie pour 100 000 ou 150 000 dollars.

Le crime organisé y trouve parfaitement son compte. Parmi les pionniers de ce juteux business d'organes, on pourra mentionner sans doute les Chevaliers Templiers de Michoacán. Leur fondateur, Plancarte Solís, et son bras droit et neveu, Manuel, auraient homologué une forme « standard » de sélection des meilleurs spécimens parmi les migrants afin de prélever leurs organes en vue de la vente. Au printemps 2014, Plancarte est abattu par l'armée et, au même moment, Manuel est mis sous les verrous. Les affaires du cartel périclitent et les Templiers

s'affaiblissent considérablement. Mais leur brillante idée : le trafic d'organes, subsiste. Elle reste encore aujourd'hui très en vogue, à tel point que d'autres groupuscules de la criminalité mexicaine ont repris le flambeau, comme par exemple le cartel *Jalisco-Nueva Generación*. Au même moment, mais de l'autre côté du pays, sur la côte est, les *Zetas*, fuyant les territoires du sud, ont décidé d'exploiter le filon et se reconvertissent aujourd'hui à toute vitesse pour ne pas perdre le marché du trafic d'organes.

Ce véritable trafic représente pour la mafia un gain plus important même que celui des enlèvements. La faute est aussi au contexte médical préoccupant que traverse le pays, à savoir que seuls 10 % des demandeurs d'organes de tout le pays finissent par recevoir la greffe tant attendue. Chaque année, 10 000 patients meurent, faute de donateurs. Le « marché » est ouvert, immense, offrant à de plus en plus de cartels une opportunité non négligeable de se faire beaucoup, beaucoup d'argent. Le résultat est qu'aujourd'hui, le trafic clandestin d'organes s'est répandu de façon exponentielle au fil des années. Pendant ce temps-là, l'État se voile la face.

Bien conscient de mettre les deux pieds dans un nouveau pétrin, le père Solalinde continue son travail de dénonciation. En 2015, il a reçu, au cours d'un voyage en Californie, de précieuses informations émanant du FBI et selon lesquelles il existe un large réseau de « fast-food » des organes qui traverse « mystérieusement » la Frontière Nord – tandis que les migrants, eux, n'y parviennent que très rarement. Les hommes ne passent pas ; leurs organes, oui. Pour la riche Amérique, la matière première n'a pas vraiment d'importance, tant qu'elle est bon marché et qu'elle a été prélevée avec soin. Les pseudodonateurs, toujours anonymes, ne sont-ils pas emmenés dans des cliniques spécialisées ? La vérité est qu'une fois l'organe extrait,

le « donateur » disparaît dans le néant, ne laissant que ses cendres. Le patient en attente de greffe ne sait pas – et ne veut pas savoir – d'où lui vient l'organe. Éthiquement, cela pose un sérieux problème, au point de se demander s'il n'y aurait pas là une pratique indirecte de complicité avec le crime. Mais, dans la tête de beaucoup, les choses sont *clean* à partir du moment où l'on signe un gros chèque. Le demandeur d'organe a d'autres chats à fouetter et il se contrefiche de savoir ce qui se passe de l'autre côté du Río Bravo. Que le Mexique garde ses soucis chez lui ! Pauvre Mexique...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

changer. Nous pouvons, nous devons sortir de notre petit confort pour nous réapproprier notre humanité. Qui sait, pour certains d'entre nous, il sera peut-être question de mettre sur la table un peu plus que du confort. La loi du "toi ou moi" cédera sa place à celle du "toi et moi". Les autres d'abord, moi ensuite. Ensemble, car le salut est une réalité que l'on ne peut dissocier de la communion. C'est sans doute un défi immense, mais, en tout cas, j'en suis convaincu : il en vaut la chandelle. »

Table des matières

Introduction

1. *Hermanos en el Camino*

À cheval sur *La Bestia*

Sur la terre des *narcos*

Butin de (narco)guerre

En première ligne

2. « *Il lui dit : suis-moi* »

3. « *Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et l'Argent* »

4. *Avec les « caravanes de migrants »*

5. « *Un arbre bon ne peut pas donner des fruits mauvais* »

6. *Ixtepec, prochain arrêt*

7. « *Le Royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ* »

8. « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* »

9. « *Car là où est ton trésor, là aussi sera ton coeur* » .

10. *L'abattoir d'Amérique centrale*

La chasse à l'homme sur la frontière

Les « *Aylan* » d'Amérique centrale

Domages collatéraux

11. « *... on ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres* »

12. « *Tu sais très bien qu'ils te violeront. Et pourtant, tu dois partir* »

« *Et pourtant, nous avons survécu* »

Fiancées, le temps du voyage

Esclave des Zetas

13. « *Marie Madeleine et l'autre Marie vinrent pour regarder le sépulcre* »

14. *« Tu étais un étranger, et nous t'avons accueilli ? » .*
 15. *Enfants non accompagnés sur la route de l'exil*
Adolescentes en el Camino
« Je veux voir la neige »
 16. *« Heureux êtes-vous si l'on vous insulte, si l'on vous persécute »*
 17. *Bien déguisé, méconnaissable*
 18. *« Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés »*
 19. *« Soyez donc sans crainte, vous valez bien plus qu'une multitude de moineaux »*
 20. *« Ne vous inquiétez pas ! »*
 21. *« Ce curé doit se taire »*
 22. *« Ne craignez pas ceux qui tuent le corps »*
 23. *« Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups »*
 24. *Pièces de rechange bon marché*
 25. *« Mon fardeau est léger »*
 26. *« Car ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous »*
 27. *« Il faut que cela arrive »*
 28. *Le rêveur*
 29. *« Servir, et donner sa vie en rançon pour la multitude »*
- Conclusion

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet,
la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr